

EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE

DU 19 JUIN 1910

(LA FERTÉ-MILON, MAROLLES, BOURGFONTAINE)

C'est pour la quatrième fois, depuis trente ans environ, que notre Société excursionnait, il y a quelques mois, dans la petite patrie du grand Racine. Si l'on aime à relire un beau livre, on prend plaisir à refaire une belle excursion. Dans l'un comme dans l'autre cas, il n'y a que profits à tirer.

La première promenade de ce genre avait eu lieu en 1882 ; les deux autres en 1887 et 1898. Toutes trois ont été, en leur temps, l'objet de comptes rendus qui figurent dans nos Annales. Ces relations nous donnent un aperçu à peu près complet de ce que la ville de La Ferté-Milon renferme d'intéressant au point de vue de l'art et de l'histoire. Je dis : à peu près complet, car il semble bien que certains vestiges de son passé — et non des moins importants — n'aient pas suffisamment retenu l'attention de nos devanciers. Peut-être ne les aurions nous pas appréciés davantage, si nous n'avions eu pour guide incomparable... (Vous souvient-il, Messieurs, d'un ravissant petit conte d'Alphonse Daudet, intitulé : *Les Vieux* » ? Je me permettrai de vous en rappeler ce passage : « J'arrivai à Eyguières vers deux heures (c'est le héros du « conte qui parle). Le village était désert... personne pour « m'indiquer l'orphelinat. Par bonheur, une vieille fée « m'apparut tout à coup, accroupie en filant dans l'encoi- « gnure de sa porte ; je lui dis ce que je cherchais, et,

« comme cette fée était très puissante, elle n'eut qu'à lever sa
« quenouille, aussitôt le couvent des orphelines se dressa
« devant moi, comme par magie... »

C'est aussi par magie que s'est dressé devant nous le vieux
La Ferté-Milon, le La Ferté-Milon du moyen-âge, avec les
murs de sa double enceinte, avec ses tours à créneaux, ses
portes, son château-fort, mais une magie de qualité supé-
rieure, sans louches artifices, qui puise toute sa force dans
une érudition solide unie au don si précieux, parceque très
rare, de faire revivre les souvenirs.

En l'occurrence, le magicien était le curé de l'endroit; vous
le connaissez tous, il se nomme l'abbé Desvignes.

*
* *

Partis de Château-Thierry, le 19 juin dernier, à sept heures
du matin, nous arrivions une heure et demie plus tard, à
La Ferté-Milon. Sur le quai de la gare, l'abbé Desvignes nous
attendait, en compagnie de son excellent ami M. Eugène
Royer, pharmacien, membre de la Société Française d'Ar-
chéologie. M. Royer consacre, lui aussi, aux études qui nous
sont chères, les rares loisirs que lui laisse sa profession.
Comme bien on pense, l'accueil fut des plus cordiaux.

Tout de suite, on se mit en route, car le programme de la
journée était assez chargé et ne permettait pas qu'on perdît
une minute. Nous devions, en effet, le matin, visiter La Ferté-
Milon et, le soir, l'église de Marolles et la Chartreuse de
Bourgfontaine.

Le temps était magnifique et se ressentait des proches
ardeurs estivales. Sous un ciel couvert, ce petit coin du
Valois, malgré son charme, est vraiment trop mélancolique;
il a besoin, pour sa mise en valeur, d'être vigoureusement
éclairé. Or, en ce printemps de 1910, le soleil se montra plu-

tôt avare de ses rayons. Rendons lui grâce de nous les avoir prodigués, ce jour là, ... j'allais dire : d'en avoir épuisé, pour nous, sa faible provision, car le mois qui suivit, en fut presque totalement privé.

*
* *

Chemin faisant, l'abbé, d'un mot et d'un geste, nous indiquait, ici, les débris d'un rempart, là, les restes d'une tour, plus loin, les fondements d'une porte, puis, à l'aide de ces éléments incomplets et épars, reconstituait dans son ensemble, avec autant de clarté que de précision, le plan de défense de La Ferté-Milon, tel qu'il avait été, autrefois, conçu et exécuté.

Avant la visite du château, il tenait à nous montrer ce qui a survécu des fortifications qui en défendaient les approches et mettaient aussi la ville à l'abri des surprises.

Construite sur un mamelon dont les pentes, au nord, descendent vers l'Ourcq — ce qui dispensa les ingénieurs militaires de creuser, de ce côté, un fossé au pied des remparts, la rivière remplissant admirablement cet office — la forteresse était protégée, à l'est, par un double circuit de hautes murailles à parapets crénelés, flanquées de tours ; le premier et le plus grand de ces deux circuits portait, dans les titres, le nom de *Cingulum majus* ; il renfermait la cité, le plus petit, celui de *Cingulum minus* ou *Cingulum breve* ; il contenait le donjon et toutes ses dépendances.

Le *Cingulum majus* ne comptait pas moins de vingt-quatre tourelles, couvrant, chacune, une superficie de soixante-dix mètres carrés. Il était percé de quatre portes à passage étroit défendu par deux tours. Quiconque voulait pénétrer dans la ville ou en sortir, avait à choisir entre ces quatre issues. On les désignait communément sous les noms de : Portes de Bourneville, du Vieux Marché, de la Pescherie, de la Ville

Basse. Il n'en reste, aujourd'hui, que des ruines. Seule, une des tours de la porte de la Pescherie, semble intacte, au premier abord, mais en y regardant d'un peu près, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle a été, maintes fois, réparée et que ces travaux de conservation, tout en respectant sa forme primitive, lui ont fait perdre les principaux traits de son caractère.

Les portes du Vieux Marché et de Bourneville, ont des soubassements datant de l'époque carolingienne.

Ces quatre entrées étaient précédées de fausses portes, sentinelles vigilantes, postées aux bons endroits et chargées, sans doute, de jeter le cri d'alarme, en cas d'attaque pendant la nuit. Aujourd'hui, on en chercherait vainement les traces. L'abbé Desvignes a pu, cependant, déterminer l'emplacement qu'occupait la fausse porte Saint-Waast, dans le faubourg du même nom.

C'est à l'extrémité de ce faubourg qu'on découvre les derniers vestiges du plus vieil édifice milonien. Il y a là, en contre bas de la chaussée, au fond d'une petite cour dont les murs dépassent à peine la crête du talus, la demi-coupe, ou, si vous aimez mieux, le *cul de four* d'un antique oratoire.

De même que la petite cité d'Otmus précéda de quelques siècles la formation d'une ville autour du château de Thierry, de même la bourgade de Saint-Waast existait bien avant que les habitants des campagnes environnantes ne vinsent se réfugier et construire leurs maisons sous les murs de la forteresse d'Illemogaldus. Saint Vulgis naquit à Saint-Waast, dit on, vers l'an 470. En reconnaissance des bienfaits qu'il répandit sur toute la région, on lui éleva une chapelle. Pendant de longues années, les ressources nécessaires à l'entretien du monument firent défaut et la vétusté consumma son œuvre. Il fut réédifié en 1085.

Plus tard, quand la chapelle Fouquet (aujourd'hui Notre-Dame) fut fondée dans la ville haute, il reçut et conserva, je crois, le titre d'*église matrice*, comme *église primitive* du lieu.

Une guirlande de modillons surmontés de mitres orne les

corniches du cul de four et de la façade. Au-dessus de l'entrée qui donne, aujourd'hui, sur ce jardinet, dont la complaisance du propriétaire nous permet l'accès, on remarque encore les débris d'un cordon de petites pierres à facettes. Ces divers motifs de sculpture disent assez l'âge de l'édifice. A droite de la porte, au-dessous d'une statuette en bois de Saint Vulgis, un petit bassin formé de pierres grossièrement taillées, reçoit l'eau d'une source renommée, jadis, pour ses propriétés miraculeuses. Cette fontaine était connue à plus de vingt lieues à la ronde, et les pèlerins qui s'y rendaient, en nombre, tous les ans, lui attribuaient la vertu de fortifier les enfants et de les faire marcher de bonne heure.

A l'intérieur, la chapelle est éclairée par une large baie dont la forme ogivale accuse un remaniement opéré au XIII^e siècle.

M. Amédée Le Paire, dans son Histoire de La Ferté-Milon, raconte que « des fouilles considérables furent faites, il y a quelques années, dans l'emplacement de cette ancienne église romane. Une jeune somnambule avait déclaré qu'en ce lieu était caché un *ours en or*. L'ours, est en effet, le caractère symbolique et iconographique de Saint-Waast, apôtre des Atrébates. Toute la population se pressa autour des piocheurs, la force publique dut même intervenir pour maintenir l'ordre, mais la déception fut grande, on ne trouva pas l'ours d'or... »

LE CHATEAU

De là, par un raidillon qui s'amorce à la route, nous gagnons la ville haute, la place du Vicux-Marché, et, enfin, l'esplanade du château où le plus ravissant des panoramas nous dédommage amplement des légères fatigues de la montée.

C'est sur cette esplanade que le 23 avril 1899 (date du deuxième centenaire de la mort de Racine), sous une tente

dressée à l'ombre propice des ruines, les artistes de la Comédie Française, Mmes Bartet et Moreno, MM. Paul Mounet, Lambert, Truffier et Georges Berr en tête, voulant honorer la mémoire du poète dans la ville même qui lui donna le jour, vinrent jouer les plus belles scènes de sa *Bérénice* et le désopilant troisième acte de ses *Plaideurs*. La représentation fut des plus brillantes. Notre ami et collègue, M. Maurice Henriot, qui eut le bonheur d'y assister, voulut bien fixer, pour nos Annales, le souvenir charmant de cette glorification de l'art et de la poésie.

Du château construit, ou, plutôt, reconstruit vers la fin du XIV^e siècle par Louis d'Orléans, sur les ruines de la forteresse féodale d'Hemogaldus, il ne reste, comme vous savez, que la façade, longue de 102 mètres, et fort bien conservée. L'entrée principale de cette princière demeure était défendue par une herse, un pont levé et deux tours à bec dont les dispositions marquent un progrès de l'architecture militaire. Au dessus de la porte, un magnifique bas-relief représentant le *Couronnement de la Vierge*, œuvre d'une exécution délicate, due au ciseau d'un sculpteur français, s'impose à l'admiration des connaisseurs.

Une épaisse courtine, haute de vingt-huit mètres, bordée, au sommet, de machicoulis que recouvrait, autrefois, un chemin de ronde, relie la porte, à dextre et à senestre, aux tours de protection des angles. La tour de l'angle nord-ouest est carrée et porte le nom de Tour du Roy. C'est là, dit l'abbé Carlier, que les rois et les comtes de Valois, s'il faut en croire certains chroniqueurs, prenaient leurs logements, lorsqu'ils venaient à La Ferté-Milon. La tour sud-ouest est plus petite et de forme arrondie ; le mur de la grande enceinte vient s'y souder.

Tous ces ouvrages sont ornés, à leur sommet, de niches fleuronées renfermant les statues de quatre preuses au-dessous desquelles l'écusson du prince est supporté par deux génies de France.

Le château ne fut jamais achevé. Louis d'Orléans avait,

paraît il, la manie d'entreprendre plusieurs choses à la fois et de n'en terminer aucune. Je crois qu'il y a beaucoup d'exagération dans cette critique et que l'exemple de Pierre-fonds, seul, suffirait à la démentir. Il est juste aussi de rappeler que Louis d'Orléans mourut assez jeune, victime de l'un des plus odieux guets-apens que l'Histoire ait enregistrés.

N'ayant rien à dire de plus, sur son œuvre, que ce que contiennent déjà nos Annales, j'aurais mauvaise grâce à entrer dans des détails qui sont archi connus de vous tous. Il n'y avait qu'un point sur lequel les historiens semblaient ne pas vouloir s'accorder ; celui de l'achèvement du château. Les uns tenaient pour, les autres, contre. Tout dernièrement, M. Lefèvre-Pontalis, le distingué président de la Société archéologique de France, est venu à La Ferté-Milon pour examiner la question sur place et se prononcer en toute connaissance de cause. Il a tranché le différend dans le sens indiqué plus haut. A cette heure, le sujet doit donc vous paraître suffisamment épuisé.

En descendant des ruines, le premier monument qu'on rencontre au-dessous d'elles et dans leur voisinage immédiat est l'église Notre-Dame, dont la haute tour carrée couronnée de quatre tourelles à clochetons, appartient aux styles gothique et renaissance. Avant le xvi^e siècle, l'église Notre Dame n'était qu'une simple chapelle dépendante de Saint Waast. Son exiguité ne lui permettait d'abriter qu'un petit nombre de fidèles. Aussi Catherine de Médicis entreprit-elle de l'agrandir en 1563.

Les seules parties de son architecture qui aient une réelle valeur sont le portail et le sanctuaire. Le portail date du xiii^e siècle ; il est flanqué, de chaque côté, de trois colonnettes séparées par des pilastres angulaires, en retrait, que terminent des chapiteaux à crochets. Une rosace s'arrondit au-dessus de l'ogive. Le sanctuaire, à chevet demi-circulaire, date de la seconde moitié du xvi^e siècle et serait l'œuvre, dit-on, de Philibert Delorme. Ce sanctuaire est percé de cinq

fenêtres et orné extérieurement de bandeaux plats à figures et fleurons. Au-dessous, une chapelle basse, remarquable par les nervures et enlacements de sa voûte, communique avec l'église au moyen d'un escalier dérobé.

A l'intérieur de l'église, la construction et l'ordonnance des trois nefs sont quelconques, mais ce qui attire immédiatement les regards, ce sont les vitraux de l'autel Saint-Waast, du collatéral nord et de la chapelle de la Vierge. La verrière du collatéral nord est du *xiv^e* siècle, les autres, du *xvi^e*. Chez toutes, la finesse de l'exécution le dispute à la beauté du coloris.

Vous n'attendez pas de moi, je pense, Messieurs, que j'en entreprenne, après l'abbé Desvignes, une description même sommaire. C'est à lui qu'appartient le soin de la traiter par la plume, c'est à nous de souhaiter qu'il en offre la primeur à notre société. S'il ne nous a pas été possible de retenir tout ce qu'il a si fort éloquemment dit à Saint-Waast, sur l'esplanade du château, à Notre Dame, à la Chartreuse et à Saint-Nicolas, du moins avons nous conservé et conserverons-nous toujours le souvenir de ces heures pleines de charme et du plus captivant intérêt. Il n'en est pas un seul, parmi nous, qui n'ait été frappé de sa vaste érudition, de sa prodigieuse mémoire qui lui permet d'ingénieux rapprochements avec les monuments ou les chefs-d'œuvre des musées d'Europe qu'il a visités, de la clarté de ses explications. Mais ce qui est plus rare que tout cela, nous disait notre collègue, M. Frédéric Henriet, si compétent lui-même en cette matière, c'est que cette érudition s'allie, chez lui, à un sens de l'art très aiguë, grâce de nature, en quelque sorte, que l'étude développe, mais ne saurait donner. Ses appréciations témoignent d'un esprit critique très sûr, très pénétrant avec une pondération qui n'exclut pas certaines envolées chaleureuses, entraînant l'auditeur. J'étais positivement sous le charme de cette causerie exquise, faite en face des monuments mêmes, sous le ciel bleu, dans les verts pâturages qu'encadrent les ruines de Bourfontaine et devant les étincelantes verrières de Notre-Dame et de Saint-Nicolas.

Il est rare qu'un savant ne soit pas doublé d'un collectionneur ; aussi bien ajouterai je que l'abbé Desvignes a rapporté de ses voyages à travers l'Europe artistique et historique une foule d'objets très curieux, créés à toutes époques, par l'homme, pour les besoins ou l'embellissement de la vie. Et c'est ainsi que, peu à peu, chaque pièce de la maison qu'il habite à La Ferté-Milon s'est vue transformée, par ses soins, en un petit musée des plus attrayants. Il n'est pas jusqu'aux murs des corridors qui ne disparaissent sous les tableaux, les faïences..., que sais-je ! il y en a tant ! Dans une chambre, au premier étage, l'âge de pierre étale sur les rayons d'une bibliothèque les plus beaux et les plus rares de ses produits : haches polies, couteaux, disques, grattoirs, pointes de flèches, voire de minuscules hameçons, rien ne manque à cette superbe collection de silex. Dans son cabinet de travail, se dressent, bien en vue, deux gracieuses maquettes représentant, l'une, Saint Jacques sous les traits de Viollet-le-Duc, l'autre, Jean Racine enfant. La statue de la première orne le portail de la chapelle du château de Pierrefonds, la statue de la seconde est destinée à remplacer la pauvre colonne surmontée d'un assez mauvais buste de Racine qui s'élève sur une place voisine de l'église Notre Dame. Toutes deux sont l'œuvre du sculpteur Hiolin.

Nous voudrions bien tout voir, mais l'heure nous presse et la faim commence à nous faire sentir ses exigences. Raisonnablement nous ne pouvons faire attendre plus longtemps le déjeuner qui, commandé pour midi, doit être prêt depuis une bonne demi-heure.

En passant devant la mairie, nous donnons un coup d'œil à la statue de Racine, de David d'Angers. J'admire de confiance, puisque les hommes de l'art la proclament très belle, mais je lui préfère beaucoup d'autres œuvres du même auteur, du même grand maître, Que voulez-vous, celle-ci me laisse presque aussi froid que le marbre dont elle est faite.

A l'Hôtel Jean Racine qui s'ouvre en face, le couvert est dressé dans la grand'salle, au premier étage. Nous nous

mettons à table. L'appétit aiguisé par la marche et le grand air, chacun s'empresse de faire honneur au menu du Vatel milonais, menu très simple, mais confortable et bien soigné. Le repas est plein d'entrain ; au dessert, le champagne pétille, et les toasts de l'imiter aussitôt : toast plein d'à propos et de finesse de notre président, M. Henriet, réplique toute d'humour et de courtoisie de l'abbé Desvignes qui nous prouve que cette corde lui est aussi très familière. Puis, la galanterie française ne perdant jamais ses droits, M. le docteur Collard lève son verre aux dames qui ont bien voulu se joindre à nous et qu'un déjeuner en compagnie d'archéologues n'a pas trop effrayés. Félicitons-les de leur amabilité et de leur courage.

Deux heures et demie ; nous montons en voiture et, fouette cocher, nous voilà franchissant les limites du département voisin. Nous nous arrêtons à Marolles, petite bourgade située dans l'Oise, à quelques kilomètres de La Ferté Milon.

Ce Marolles là est célèbre, non par ses fromages, ce qui ne ferait pas notre affaire, mais par son église ; une église au clocher monumental, au portail à décoration romane, aux voûtes gothiques. M. Eugène Royer a étudié ces diverses parties de l'édifice jusqu'en leurs plus infimes détails et, sur l'invitation qui lui en est faite par l'abbé Desvignes, il nous présente, sous une forme attrayante, le résultat de ses observations. Nos Annales n'ont jamais rien publié sur l'église de Marolles : c'est une lacune que vous me permettez, j'en suis sûr, de combler aujourd'hui, en intercalant, dans ce compte rendu, la savante conférence de M. Royer.

ÉGLISE DE MAROLLES (Oise)

*Conférence faite par M. Eug. Royer, membre
de la Société Française d'Archéologie*

L'église de Marolles, au premier abord, ne s'impose pas à l'admiration des archéologues ; elle n'a pas cette unité de

style, cette harmonie de composition qui, ailleurs, charment le visiteur. Composée d'éléments disparates, de constructions d'époques différentes que rien ne relie entre elles, elle renferme cependant des parties du plus haut intérêt.

L'église de Marolles rentre dans cette catégorie d'églises si fréquentes dans notre région du Valois et du Soissonnais : elle est du XII^e siècle, du commencement du XIII^e siècle (au moins pour certaines parties), remaniée, transformée au XVI^e siècle ; la construction du XII^e siècle est, de beaucoup, la plus intéressante.

LE PORTAIL. — Certes, il est bien mutilé, son aspect primitif disparaît sous les restaurations ou plutôt les consolidations, nécessaires assurément, mais qui, malheureusement, lui ont enlevé tout caractère. Pourtant, ce qu'il en reste permet de se faire une idée exacte de ce qu'il était primitivement et de ce qu'était la décoration romane dans notre région.

Le portail est en tiers-point (en ogive comme l'on dit communément à tort) et cependant la décoration en est toute romane : c'est donc un portail de transition de la fin du XII^e siècle.

Il se compose de trois voussures en tiers-point et était flanqué de trois colonnes à chapiteaux aujourd'hui disparues, recevant des bâtons brisés formant losanges et des têtes plates triangulaires s'appuyant sur un boudin.

Les bâtons brisés apparurent en Normandie dès le XII^e siècle, aussi M. Lefèvre-Pontalis, l'éminent directeur de la Société Française d'Archéologie, n'hésite pas à voir une influence normande dans leur vulgarisation dans notre région. Ils se répandirent, à profusion, en Angleterre, dans le Beauvaisis, le Valois et le Soissonnais ; ils sont plus rares en Champagne et en Picardie. Au début, on les rencontre, surtout, dans les portails : Tracy-le-Val, Chelles, Vieil-Arcy, Crézancy, Épaux ; ils apparaissent sur certains clochers : Nouvion-le-Vieux, Arcy-Sainte Restitue ; plus rarement, ils décorent l'intérieur : doubleaux du chœur, Saint Quiriace de Provins, au chœur de l'église d'Acy-en-Multien, non loin d'ici.

Au-dessus, deux rangs contigus de ces zig-zags ou bâtons rompus forment une série de losanges.

Les têtes plates triangulaires qui collent leurs becs sur un boudin se retrouvent dans les environs : au portail de Cavernon, à celui d'Épaux, et sur les baies des clochers de Marizy-Sainte Geneviève et de Neuilly-Saint-Front. Ces têtes sont également dues à une influence normande, et M. Lefèvre-Pontalis, comme M. Enlart, directeur du musée de sculpture comparée au Trocadéro, voient en elles un souvenir d'un ornement que l'orfèvrerie franque avait emprunté à des traditions orientales, et qui se rencontre en Champagne et jusqu'en Angleterre.

Enfin, le portail est encadré d'un cordon de pointes de diamants, décoration romane des plus répandue, s'appuyant sur des corbeaux figurant des têtes.

Il devait y avoir un tympan, aujourd'hui disparu. Un porche s'élevait à l'avant ; on en voit les traces à l'endroit où il s'adossait à la muraille ; une rosace fut construite après coup, et pour l'établir, on ne craignit pas de mutiler le sommet du portail.

Enfin, au-dessus, un bandeau formé d'étoiles taillées en creux.

LE CLOCHER. — Le clocher tout en n'ayant pas l'élégance de la même époque qu'on rencontre non loin d'ici dans la vallée de l'Authonne, Béthisy, Saint-Martin, Pontpoint, Saint Waast de Longmont surtout, n'en est pas moins une œuvre remarquable au point de vue de la construction et de la décoration.

Il est, dans ses parties basses, antérieur au portail, du commencement du XII^e siècle ; sa flèche est de la fin du XII^e siècle.

Il se compose de trois étages ; les deux premiers — dont un disparaît sous les combles — sont ajourés de baies en plein cintre, sans décor ; le troisième, au contraire, est un exemple de décoration romane dans toute sa beauté et dans toute sa simplicité.

Les baies sont géminées, c'est-à-dire que les baies simples en

usage au xii^e siècle (Rhuis, Retheuil) sont ici coupées par une colonnette et deux petits arcs secondaires ; c'est une innovation du xiii^e siècle qui se généralisera.

Les baies en plein cintre sont formées de boudins retombant sur des colonnes à chapiteaux ; la décoration de ces chapiteaux est très variée ; ce sont des entrelacs, des palmettes, des feuillages assez heureusement modelés ; certains sont à volutes qui sont déjà presque les crochets caractéristiques du xiii^e siècle ; le tout est surmonté d'un rang de pointes de diamants.

Aux angles de la tour, une colonnette à chapiteaux adoucit la sécheresse des arêtes (comme à Morienvall).

La corniche est formée de feuillages à palmettes, et, au dessous, une rangée de modillons où les têtes grimaçantes alternent avec des monstres, des étoiles, des billettes ; ces modillons sont bien dans le style de l'époque, et très caractéristiques.

La flèche est en fer de lance, ce qui lui donne cet aspect lourd et massif : cette particularité est due à l'inexpérience de l'architecte et à la difficulté qu'il rencontrait d'établir une flèche octogone sur une tour carrée ; c'est un des premiers essais du genre.

Les angles sont rachetés aux quatre coins par une petite pyramide triangulaire sans ornement ; ces pyramides n'ont pas simplement un but décoratif, mais elles chargent les angles de la tour de façon à assurer sa stabilité et sa résistance à la pesée oblique de la flèche qui tend à écarter les murs ; elles servent de cales si l'on peut ainsi dire.

Sans écailles, la flèche est percée de trous rectangulaires, surmontée d'un petit fronton en forme de triangle.

Grâce à Dieu et aussi à l'habileté des architectes, à l'excellence des matériaux employés par les maîtres d'œuvres du xii^e siècle, le vieux clocher paraît jouir encore d'une santé robuste ; il faut espérer que d'ici longtemps, la dynamite et le Génie militaire français, hélas ! n'auront à intervenir pour l'aider à mourir, soi-disant de sa belle mort.

INTÉRIEUR. — Nous l'étudierons en commençant par les parties les plus anciennes.

Bas côté nord. — Parties du commencement du XII^e siècle, peut-être même de la fin du XII^e ; arcs en plein cintre, colonnes avec chapiteaux rudimentaires, fenêtre romane à voussure profonde.

Carré du transept. — Voûte du commencement du XIII^e siècle, ogive formée d'un gros boudin accolé à deux autres plus petits ; ces voûtes lourdes et massives, avec des profils sans élégance, des arcs très surbaissés, sont bien des voûtes gothiques primitives.

Les chapiteaux qui soutiennent les ogives reposent sur des colonnes qui ont été sciées pour faire place à des stalles et banc d'œuvre ; les chapiteaux, à tailloirs carrés, ont un caractère archaïque ; la corbeille est ornée de feuillages, de crochets, de godrons ; quelques chapiteaux historiés à sujets grotesques.

Le grand arc en tiers-point qui sépare la nef du carré du transept est remarquable par la profondeur de ses voussures ; on compte huit rangs de boudins ; disposition qui ne se rencontre généralement que dans les portails.

La voûte du croisillon nord est sans intérêt, elle n'est pas appareillée, ce n'est que du blocage.

La voûte du chœur a été reprise et il est difficile de la dater.

Le croisillon sud est du XVI^e siècle ; la voûte est à liernes et tiercerons ; les liernes étant les nervures secondaires qui joignent la clef des ogives à la clef des doubleaux, les tiercerons sont les branches qui réunissent la lierne à la naissance des ogives. Cette voûte, du XVI^e siècle, offre une particularité des plus intéressantes ; on y remarque cinq médaillons formant clef de voûte, empâtés par le badigeon qui les recouvre ; sur l'un d'entre eux, on peut toutefois relever cette inscription : « *C'est Virgile le poète* ». Qu'est-ce que Virgile vient faire ici ? Il faut voir dans ce fait une influence de la Renaissance ; comme le dit M. Enlart dans son manuel d'archéologie : « l'admiration exclusive de la littérature et de l'histoire

antiques était devenue un dogme et un véritable culte ». Le second médaillon, avec une effigie sans caractère, représente, probablement, un seigneur de l'endroit ; rien d'étonnant à ce que ce seigneur, lettré, sans doute, bienfaiteur de l'église, ait fait placer l'effigie de Virgile à côté de la sienne, rendant ainsi hommage à son poète préféré. N'a-t-on pas, d'ailleurs, fait de Virgile une sorte de prophète ? Certains n'ont-ils pas vu dans son « *Tu Marcellus eris* » une annonce du Messie promis, du Christ lui-même. En tout cas, le fait de représenter Virgile dans une église n'a rien de plus extraordinaire que l'idée de cet architecte qui, en 1535, ne trouva rien de mieux, pour décorer le jubé de la cathédrale de Limoges, que d'y faire représenter les douze travaux d'Hercule, ou bien de faire figurer Mars et Vénus au portail d'une église comme on faisait à la même époque au portail de l'église de Pont-Sainte-Marie (Aube).

Au milieu de la voûte, un écusson ; deux autres médaillons purement décoratifs.

Le bas-côté qui prolonge ce croisillon est de la même époque, mais n'a pas été terminé. On avait certainement l'intention d'établir les voûtes dans le même style ; on voit les amorces des ogives, décorées de motifs en plâtre, motifs de la Renaissance, sans caractère artistique.

En résumé, portail très intéressant ; clocher avec flèche remarquable en sa constitution lourde, baies et corniche de pur roman, intérieur original à cause de quelques détails ; cela suffit pour permettre de ranger la petite église de Marolles au nombre des curiosités archéologiques de la région.

EUGÈNE ROYER.

*
* *

En quittant Marolles, nous rentrons, par un crochet, dans le département de l'Aisne et nous nous dirigeons vers la Chartreuse de Bourgfontaine, sise aux confins de la forêt de Villers-Cotterêts. L'endroit a été, vraiment, des mieux choisis.

Cet abbaye est très ancienne. En 1312, lors de la suppression de leur ordre, les Templiers lui laissèrent tous leurs biens. En 1320, Charles de Valois la dota de 600 livres de rente.

Les vestiges de fortifications qu'elle présente encore, tels que : porte couronnée de machicoulis, murs d'enceinte, fossés, etc., permettent de la ranger au nombre des postes militaires créés par Louis d'Orléans. Si Pierrefonds était mis en communication de signaux avec le château de Villers-Cotterêts par la grosse tour de Saint Réalmont, Villers-Cotterêts se trouvait relié à La Ferté-Milon par le poste de correspondance de Bourgfontaine.

Il n'est pas surprenant, dit M. Robert, dans sa *Notice historique et descriptive du château de Pierrefonds*, que Louis d'Orléans ait mis tous ses soins à fortifier ses possessions du Valois, tant du côté de Paris où Bourgogne était populaire que du côté de la Flandre qui appartenait à son rival. C'est de cette même époque que date le formidable réseau de places fortes du Valois et l'achèvement du château de Pierrefonds qui en était le réduit central.

L'abbé Desvignes pense, à bon droit, que Bourgfontaine faisait partie de ce réseau.

Les bâtiments et les cours dont se composent l'abbaye occupent un emplacement considérable. La plupart des constructions ont été remaniées vers le XVIII^e siècle. On constate aussi, non sans regrets, certaines restaurations maladroites et plusieurs aménagements défectueux. Cependant, çà et là, nous découvrons encore de très beaux morceaux d'architecture des XIV^e et XV^e siècles, témoins : la petite chapelle dite chapelle des morts qui est de la bonne époque, et les voûtes de la « porterie » actuelle.

De la grande chapelle il ne reste que les murs soutenus par des contreforts et le portail, de mauvais style XVII^e siècle.

Au-delà, s'étend un immense pré entouré de murs où se trouve ce puits si fameux dans la région, dont nul, jusqu'ici, n'a pu sonder la profondeur. Au château de Thierry, nous avons le puits *de l'Abyme* qui, jadis, par les temps d'orage, faisait entendre des plaintes et des gémissements. Le Donjon de Coucy renferme également un puits aussi profond que sa tour est haute, où le diable, dit-on, venait, de temps en temps se cacher, pour faire des niches aux archers de garde. Je serais bien surpris que celui de Bourfontaine n'eût pas aussi sa légende.

Ici, plane encore le souvenir de l'auteur d'Andromaque. Dans les mémoires qu'il a laissés sur la vie de son père, Louis Racine nous apprend comment et par suite de quelles circonstances celui-ci devint l'élève des religieux de Port Royal :

« Dans les premiers troubles qui agitèrent cette abbaye, « écrit-il, quelques-uns de ces fameux solitaires qui furent « obligés d'en sortir pour un temps, se retirèrent à la char- « treuse de Bourfontaine, voisine de La Ferté-Milon, ce qui « donna lieu à plusieurs personnes de La Ferté-Milon de les « connaître et de leur entendre parler de la vie qu'on menait « à Port-Royal. Voilà quelle fut la cause que les deux sœurs « et la fille de Marie Desmoulins (Marie Desmoulins était la « grand'mère paternelle de Racine) s'y firent religieuses, « qu'elle-même y passa les dernières années de sa vie et que « mon père y passa les premières années de la sienne. »

Inutile de rappeler l'influence que ce séjour eut sur toute la vie et sur toutes les œuvres de Racine. Son esprit reçut, là, une empreinte ineffaçable. Je m'imagine que les Arnault, les Lancelot, les Nicole suivaient avec autant d'émotion que d'intérêt le développement et les progrès rapides de cette jeune intelligence qui allait bientôt s'épanouir en génie. De quels soins ne durent-ils pas l'entourer ! Les proscrits de Port-Royal réfugiés à Bourfontaine déploraient le mauvais sort qui les séparait de leur élève et lui écrivaient quelquefois : « Mandez-moi, lui disait l'un d'eux, si tous mes livres

sont bien arrangés sur des tablettes et si mes onze volumes de Saint Chrysostôme y sont et voyez de temps en temps pour les nettoyer. Il faudrait mettre de l'eau dans des écuelles de terre où ils sont, afin que les souris ne les rongent pas. Faites mes recommandations à votre bonne tante et suivez bien ses conseils en tout... Peut-être que Dieu nous fera revenir où vous êtes... Envoyez moi aussi mon Tacite infolio. »... (1)

*
* *

Nous regagnons La Ferté-Milon. Il est cinq heures, lorsque nos véhicules, obéissant à la consigne, nous déposent à l'entrée de Saint Nicolas. L'excursion touche à sa fin.

Comme architecture, cette église n'offre pas grand intérêt, mais elle se recommande par la beauté de ses vitraux, supérieurs à ceux de Notre-Dame. Ils sont au nombre de huit, placés : deux dans le collatéral nord, dont un au-dessus de l'autel Saint Pierre, cinq dans le sanctuaire et un dans le collatéral sud, au dessus de l'autel de la Vierge ou de Sainte Anne. Tous ont été classés parmi les monuments historiques.

En 1793, le sonneur de l'église, un nommé Dubois, qui connaissait la valeur de ces œuvres d'art, eut l'excellente idée, pour les soustraire à la furie destructive des sans-culottes, de les enduire de chaux. Personne n'attachait d'importance à ces grandes vitres blanches et ne songea à les briser.

Dans le chœur de l'église, on remarque aussi un lutrin en fer forgé, deux anciens bâtons de chantre et deux statues en bois.

Le lutrin et les statues proviennent de l'abbaye de Bourgfontaine.

(1) Je remercie notre aimable vice-président, M. Deraine, d'avoir bien voulu me communiquer ces deux passages des Mémoires de Louis Racine. Ils trouvent, ici, tout naturellement, leur place.

L'abbé Poquet a dit, en parlant de Saint-Nicolas : « Peu
« d'édifices de notre pays possèdent une collection plus
« complète de ces belles verrières historiées du xvi^e siècle,
« représentant, soit les mystères de la naissance, de la vie ou
« de la mort de Notre-Seigneur, soit les grandes vérités de la
« religion et les scènes effrayantes du jugement dernier. Le
« poème mystique de l'Apocalypse y est traduit, en quelque
« sorte, littéralement, verset par verset. Il y aurait là une
« étude très intéressante à faire. »

Je ne vois personne qui soit plus qualifié que l'abbé Desvignes pour faire cette étude et la rendre définitive. Aussi bien, Messieurs, vous prierais-je de vous unir à moi pour l'y décider, et c'est par cette supplique que je termine, en lui renouvelant, ainsi qu'à M. Royer, nos félicitations et remerciements bien sincères, le compte-rendu de notre dernière excursion archéologique dans le Valois.

G. POMMIER.